



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

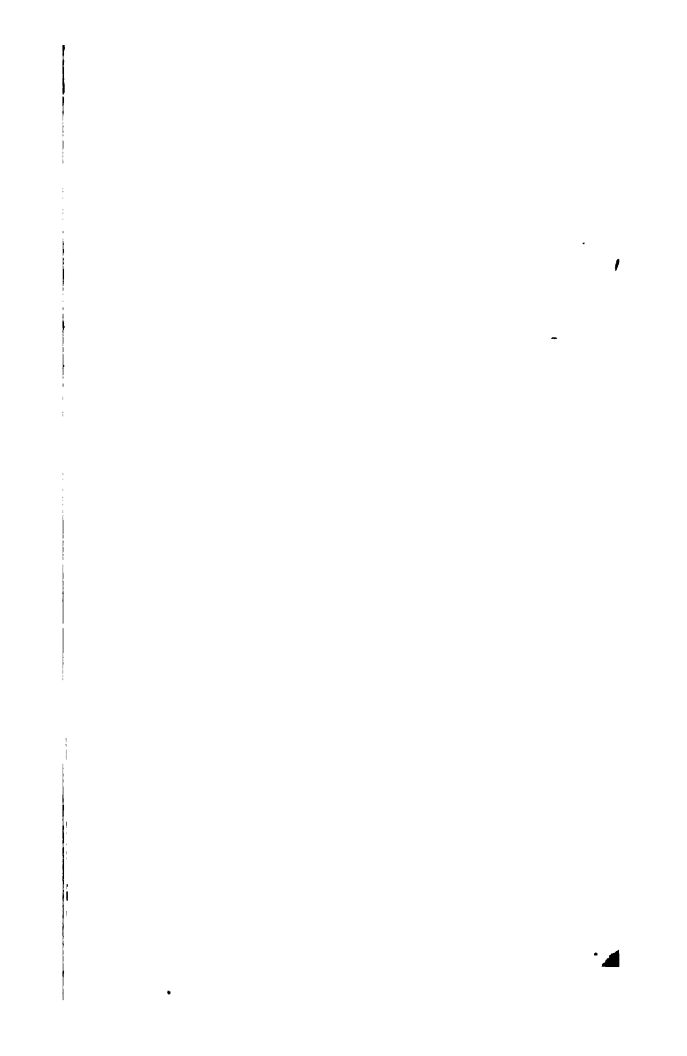
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



(2) *Handwritten text, possibly "S. 1000"*
WAS

[illegible]



A. Pastor

BIBLIOTHÉQUE

D'ARTHUR.

II.

*has
v. 2*

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODEON.



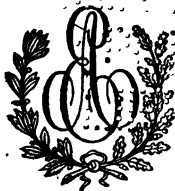


*Ils l'entourèrent des marques de
leur reconnaissance.*

BIBLIOTHÈQUE
D'ARTHUR,
* OU
PETITES NOUVELLES
POUR LE PREMIER AGE.

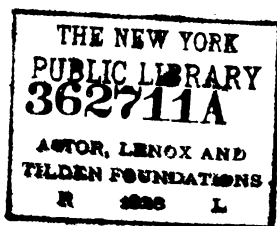
PAR M^{ME}. JULIE DELAFAYE BRÉHIER.

TOME DEUXIÈME.



PARIS,
A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION
D'AL. EYMERY, RUE MAZARINE, N^O. 30.
1822.

5 M.E.T.



NOY WEN
JULIA
VIAOGLI

PETITES NOUVELLES

DU

PREMIER ÂGE.

LA MARCHANDE DE PLAISIR.

RÉGalez-vous , mesdames ,
voici le plaisir !

A ce cri , une troupe d'enfans
qui jouaient sur une promenade
entoura une vieille femme pour
lui acheter des friandises. Elle
posa à terre sa marchandise recou-
verte d'un linge blanc , puis elle
distribua sa fragile marchandise
avec le plus d'ordre qu'il lui fut
possible , car les petits impatiens

H.

I

1970

APR

TRANSFER FROM C. G.

tendaient les mains tous à la fois. La pauvre marchande avait assez à faire de recevoir les sous de celui-ci, de compter de la monnaie à celui-là, de les servir tous au gré de leur désir ; mais , malgré son attention à ne point négliger ses intérêts , elle donna cependant par mégarde une demi-douzaine de macarons à un petit garçon qui ne la paya point. Ce petit garçon se nommait Léonce ; il était venu à la promenade avec des enfans de son voisinage , dont les parens voyaient intimement les siens. Son papa lui avait donné dix sous pour se régaler aussi bien que les autres. Lorsque Léonce acheta les macarons , il voulut changer à la marchande sa pièce de dix sous , mais la

bonne femme était tellement étourdie par cette foule d'enfans, qu'elle ne s'en aperçut point. Léonce remit son argent dans sa poche, afin d'attendre un moment plus opportun ; la marchande ayant servi tout le monde, et croyant fermement à la probité de ces petits messieurs, les remercia, leur souhaita le bonjour et se retira sans rien réclamer. Le premier mouvement de Léonce fut de l'avertir qu'elle oubliait sa dette, le second de profiter de cette inadvertance pour se procurer de nouvelles friandises, et il eut la bassesse de céder à cette mauvaise inspiration.

Ses camarades se remirent au jeu et le pressèrent d'en faire

autant ; mais Léonce n'y trouva plus le même plaisir. Il se sentait sur le cœur un certain poids qu'il ne pouvait soulever. Son argent l'embarrassait, il lui semblait que la seule vue de cette pièce intacte allait révéler à son père la vérité. Sa gourmandise en était plus fort éveillée, parce qu'il se savait en état de la satisfaire. Il se rappelait une certaine boutique de pâtissier où l'on vendait d'excellens gâteaux, il avait grande envie de s'y rendre, mais il craignait, ou de n'en pas trouver le chemin, ou de ne pouvoir revenir assez tôt pour qu'on ne s'aperçût pas de son absence. Il s'informa de cette boutique et de la rue qui y conduisait à l'un de ses camarades plus âgé que lui.

Aller et revenir c'est l'affaire d'un quart d'heure, lui répondit l'enfant ; il y a là des gâteaux qui valent mieux que ceux de la marchande de plaisir. Est-ce que tu as encore de l'argent ?

Léonce vivement et en rougissant :

— Moi, je n'ai pas un sou, ce que j'en dis n'est que pour parler.

Tant pis, répliqua son camarade, ta question m'a fait venir l'eau à la bouche.

Léonce sentant aussi redoubler son désir d'avoir de ces bons gâteaux, profita d'un moment où personne ne faisait attention à lui pour s'échapper et courir chez le pâtissier. Après avoir marché quelque temps par des rues qu'il croyait bien connaître, il se trou-

va égaré et demanda son chemin à quelques passans. Les uns se moquèrent de lui, les autres le comprirent mal, car il ne savait pas le nom du pâtissier, de sorte qu'il renonça à son projet, et voyant le jour près de sa fin, il se hâta de regagner la promenade. Tout le monde en était parti depuis long-temps lorsqu'il y arriva. Léonce, désolé de se trouver seul, craignant d'être puni par son père et n'osant entreprendre de retourner chez lui, pleurait au milieu de la promenade, quand il fut abordé par la marchande de plaisir. Il crut qu'elle venait réclamer son argent, et déjà il mettait tout honnêtement la main à sa poche.

Qu'avez-vous à pleurer, mon

petit monsieur , lui demanda-t-elle ?

On m'a oublié , répondit Léonce , je crains de me mettre tout seul en route à l'heure qu'il est.

LA MARCHANDE.

N'êtes-vous pas une de mes petites pratiques ? je pense vous avoir vendu tantôt des plaisirs.

Léonce baissant les yeux :

— Oui , madame , nous étions en grand nombre.

LA MARCHANDE.

• Oh ! je m'en souviens bien ; mais comment a-t-on pu vous oublier ? vous n'étiez donc pas ici quand votre bonne a quitté la promenade ?

LÉONCE.

Ce n'est pas ma bonne, c'est celle de mes camarades.... Je ne peux pas trop vous dire comment cela s'est fait ; mais enfin me voilà seul et il est presque nuit.

LA MARCHANDE.

Ne pleurez pas, mon ami, je me charge de vous conduire chez votre père ; mais auparavant il faut que j'aille déposer chez moi mon panier et donner à souper à mes petits-enfans. Venez avec moi, je ne demeure pas loin.

Léonce la suivit, bien touché de sa complaisance, et se reprochant tout bas d'avoir pu tromper une si bonne femme ; mais la honte d'en convenir lui ôtait

le courage de réparer sa faute. Ils montèrent à un quatrième étage; la marchande frappa doucement à la porte.

Est-ce vous, grand'mère, demanda une petite fille ?

— Oui, ma Louison, c'est moi, hâte-toi de m'ouvrir.

Louison obéit. Il n'y avait pas de lumière dans la chambre. Deux ou trois petites voix s'écrièrent en même temps :

— Bonsoir, chère grand'mère, bonsoir, embrassez-nous, vous revenez bien tard.

LA MARCHANDE.

Cela est vrai, mes enfans. J'ai trouvé un petit monsieur égaré et je l'ai amené chez nous. Louison, allume de la chandelle.

Léonce se trouva dans une chambre fort délabrée, au milieu de trois petites filles misérablement vêtues. L'aînée, à peine âgée de huit ans, tricotait un bas de gros fil roux, les deux autres faisaient de la charpie. La marchande posa son panier sur un banc, offrit une escabelle à Léonce et s'assit elle-même près d'une table pour faire le compte de son argent.

Grand'mère, dit une des petites filles, aurons-nous ce soir quelque chose avec notre pain ? voilà deux jours que nous le mangeons sec.

LA MARCHANDE.

J'espère vous régaler, mes bonnes filles. Si je ne me trompe,

je dois avoir fait au moins dix sous de bénéfice; Vous aurez chacune un œuf rouge à votre souper; mets-toi là, Louison, et aide-moi à faire mon compte.

Léonce avait le cœur serré en écoutant ces paroles, en voyant la profonde misère de cette famille. Il ne se doutait guère en retenant le prix des macarons du tort qu'il pouvait lui faire. Six sous lui paraissaient une bagatelle, et cependant cette bagatelle suffisait pour donner à souper à quatre personnes. Tandis qu'il réfléchissait ainsi, la marchande et sa petite fille comptaient et recomptaient leur argent, mettant à part ce qu'il fallait pour payer le prix de la marchandise, qu'un honnête pâtissier leur cédait à cré-

dit, et trouvant toujours un mécompte qui venait des macarons que Léonce n'avait pas payés.

Ma pauvre Louison, dit la marchande, d'un air consterné, quand nous compterions jusqu'à demain, ce serait toujours la même chose..... Il faut que j'aie perdu de l'argent..... est-il possible qu'à mon âge j'aie pu commettre une si grande étourderie ! mes chères petites, j'en ai le cœur déchiré à cause de vous. .

LOUISON.

Grand'mère, ne vous affligez pas. Nous mangerons fort bien notre pain sec..... demain vous serez peut-être plus heureuse.

UNE DES PETITES FILLES.

Si nous prenions de l'argent du pâtissier pour acheter des œufs rouges ?

LA MARCHANDE.

Non, non, ma fille, cela serait fort mal. Ce brave homme nous confie sa marchandise, nous devons d'abord la payer. Le pain sec est plus profitable, lorsqu'on le mange sans reproche, que les meilleures choses acquises sans probité. Sachons être pauvres sans faire tort à personne..... mais qu'avez - vous donc, mon petit monsieur, vous voilà tout en larmes ?.....

LÉONCE.

Ah ! madame !..... si vous sa-

viez !..... prenez d'abord ces dix sous , il y en a six qui vous appartiennent.

LA MARCHANDE.

A moi ?..... que voulez - vous dire ?

Léonce ne pouvant plus résister à ses remords lui avoua son larcin en la priant de le lui pardonner, ce que la bonne marchande lui accorda de grand cœur , non sans se permettre de lui faire une petite morale , dont Léonce lui promit bien de profiter. Louison alla aussitôt acheter des œufs rouges chez la fruitière voisine , et la marchande conduisit Léonce chez son père qui ne manqua point de la récompenser de sa complaisance. Lorsqu'elle fut partie ,

Léonce confessa à son père tout ce qui s'était passé, et lui parla de la misère de la pauvre marchande.

Oui, mon fils, lui dit le père, oui, j'irai soulager cette respectable femme. Toi et moi nous lui devons le service le plus signalé qu'on puisse jamais nous rendre, puisqu'elle t'a fait sentir le prix d'une exacte probité. Tu n'oublieras jamais, je l'espère, quelles conséquences peut avoir le tort le plus léger en apparence, et combien la pauvreté même est estimable, lorsqu'elle est sans reproches.

poser encore au lit.... Sa surprise augmenta d'une manière agréable en les trouvant occupés à leurs devoirs.

Fort bien , mes amis , s'écria-t-elle , j'aime à me convaincre que vous ne ressemblez pas à ces enfans paresseux, qui ne savent travailler que lorsqu'on les y contraint par une surveillance sévère. Le spectacle que vous m'offrez en ce moment réjouirait bien le cœur de votre mère.

Les enfans se levèrent pour l'embrasser , et Laure , qui était l'aînée , ayant fermé soigneusement la porte , revint à sa tante en appuyant un doigt sur ses lèvres, comme pour lui recommander le silence.

Nous serions bien fâchés que

maman vint nous surprendre ainsi que vous l'avez fait, dit-elle en souriant. Nos travaux marchent dans le plus grand mystère ; nous nous occupons de la fête de maman ; ne savez - vous pas , ma tante , que c'est demain la Saint-Charles ?

DORIMÈNE.

Ma chère enfant , je l'avais oublié , tu fais fort bien de m'en rafraîchir la mémoire , et je me joindrai à vous de grand cœur pour la rendre agréable à ma chère Caroline. Quels sont donc les présents que vous lui destinez ?

LAURE.

Je lui brode pour ma part , sur un cadre de taffetas blanc , un

bouquet de roses et de lilas nuancés. Mon ouvrage pourra former un petit tableau, dont elle ornera sa chambre.

DORIMÈNE.

Rien n'est plus gracieux, plus délicat. Ce genre de travail convient parfaitement à une demoiselle, puisqu'il exige de la patience et de la propreté, qualités indispensables à notre sexe. Les roses pourraient être moins vives et le lilas, plus foncé, mais, tel qu'il est, ce bouquet est fort agréable. Alexandre dessine quelque chose ?

ALEXANDRE.

Ma tante, c'est une tête de Jules César pleurant la mort de Pompée, ainsi que l'indique le

titre de mon modèle. C'est la première tête de caractère que j'aie essayée.

LAURE.

N'est-il pas vrai , ma tante , que lorsqu'on fait une tête historique , il faudrait au moins connaître le trait auquel elle se rapporte ? Alexandre n'a pu me dire ce qu'étaient César et Pompée.

DORIMÈNE.

Laure a raison , mon cher Alexandre.

ALEXANDRE.

Mais , ma tante , on ne m'a point encore fait étudier l'histoire romaine. Si vous vouliez avoir la bonté de me raconter vous-même ? . . .

DORIMÈNE souriant.

J'entends , cela t'éviterait la peine de lire. César et Pompée étaient deux généraux romains , qui aspiraient l'un et l'autre à gouverner leur patrie. Tous deux avaient des partisans et du courage , ils se livrèrent plusieurs combats. Pompée fut vaincu : Poursuivi par son rival , il pria Ptolémée , roi d'Égypte , de lui accorder un asile dans ses états. Ptolémée consentit à l'y recevoir ; mais au moment que l'infortuné Romain abordait au rivage , un esclave lui ôta la vie par les ordres du roi perfide , qui espérait par ce coup gagner la faveur de César. César avait le cœur trop grand , trop magnanime pour ap-

plaudir à cette odieuse trahison ,
 il pleura la mort de son rival et
 se détourna avec horreur de ses
 assassins. Voilà pourquoi cette
 tête exprime à la fois la douleur
 et l'indignation.

ALEXANDRE.

Je vous remercie, ma tante ; à
 présent je finirai ce dessin avec
 plus de plaisir, car, faute d'être
 bien instruit, je trouvais à ce
 visage un air irrité qui me sem-
 blait s'accorder mal avec les pleurs
 qui s'échappent de ses yeux.

DORIMÈNE.

Le caractère de cette tête est
 d'une belle expression , et le
 moment qu'elle rappelle offre un
 grand intérêt dans l'histoire. Il

faut conserver de l'horreur pour les mauvaises actions, même lorsqu'elles paraissent servir nos intérêts.

ACHILLE.

Moi, ma tante, je dessine un paysage. Il représente une ferme à la porte de laquelle on assiste un pauvre aveugle conduit par son chien. Voyez-vous cette poule entourée de ses poussins? le chien l'inquiète, elle réunit ses petits et se dispose à les défendre. Cette poule si tendre, si courageuse, c'est maman, et nous sommes les poussins qu'elle protège. Croyez-vous qu'elle se reconnaisse à cette image?

DORIMÈNE.

Oui, mon ami, elle devinera

**l'intention de son cher Achille ,
elle en sera touchée.**

ACHILLE.

**Vous me, faites grand plaisir.
Laure prétend que ma poule a
l'air d'un corbeau et ses poussins
de petits canards.**

DORIMÈNE.

**Il est vrai qu'ils pourraient
être mieux faits. Comme dessin ,
il y aurait beaucoup à critiquer
dans ce paysage , mais ta maman
n'y verra ainsi que moi que tes
efforts pour lui plaire. A quoi
s'occupe Céleste ?**

CÉLESTE.

**J'achève une bourse, ma tante.
Une dame l'autre jour en avait**

une que maman parut trouver jolie ; j'ai prié secrètement cette dame de m'enseigner la manière d'en faire une semblable , et j'y travaille de toutes mes forces.

DORIMÈNE.

C'est à merveille , mes chers enfans , mais pourquoi Alexis n'est-il pas avec vous ? est-ce qu'il ne destinerait rien à sa mère ?

LAURE.

C'est le plus jeune de nous , il ne sait pas encore grand'chose. Je l'avais engagé à écrire de sa main la romance de Florian qui commence par ces vers :

Je le tiens ce nid de fauvette,
Ils sont deux , trois , quatre petits , etc.

et à l'apprendre par cœur pour la chanter à maman, car vous savez qu'il a une jolie voix pour son âge, l'air en est aisé, j'aurais pu l'accompagner avec ma guitare.

DORIMÈNE.

Ce projet était charmant, pourquoi ne pas l'exécuter ?

LAURE.

C'est qu'Alexis est un paresseux qui ne veut se donner aucune peine. Il n'est jamais disposé à répéter sa romance ; il n'en sait pas deux couplets, et n'en a encore écrit qu'un passablement.

DORIMÈNE.

Je le reconnais bien là. Se peut-il que votre exemple ne le

touche point ? Où est-il , je veux lui parler.

Alexis , j'ose à peine en convenir , était encore au lit , jouant avec un petit chat dont les cabrioles le divertissaient de tout son cœur. La présence de sa tante le rendit un peu confus.

Comment , mon ami , lui dit-elle , je te trouve au lit quand tes frères et tes sœurs rivalisent depuis long-temps de zèle et d'application ! Ils offriront chacun à leur mère un témoignage de leur amour , et toi , tu n'auras rien à lui donner. Ne devra-t-elle pas naturellement penser que tu la chéris moins que les autres ?

ALEXIS.

Oh ! pour cela, ma tante, je défie mes frères de l'aimer plus que je ne fais. C'est une chose si aisée, il ne l'est pas tant d'étudier !

DORIMÈNE.

Voilà précisément pourquoi nous sommes si flattés de l'hommage que nos enfans nous font de leurs travaux. S'il ne leur en coûtait rien, où serait le mérite ?

ALEXIS.

Ma tante, regardez donc comme mon petit chat est joli ? Je vais lui jeter cette boulette de papier ; il prend, en se jouant avec elle, des postures qui vous feront mourir de rire.

3...

DORIMÈNE.

Non, non, Alexis, je ne puis pas rire lorsque je te vois fainéant et paresseux. Je suis sûre que ma pauvre sœur sera demain fort mortifiée à cause de toi.

ALEXIS.

Oh ! mon dieu, c'est demain la fête ! je ne la croyais pas si proche. Quelque désir que j'en aie, je n'aurai jamais le temps d'écrire ma romance et de l'apprendre.

DORIMÈNE.

Non, si tu restes au lit à jouer avec ton petit chat ; mais avec un peu de courage tu en viendrais facilement à bout.

...

ALEXIS.

Vous le croyez, ma tante? Je ne sais cependant que les deux premiers couplets; il m'en reste six à étudier, chacun de quatre vers.

DORIMÈNE.

Toutes ces vaines réflexions ne sont propres qu'à te faire perdre du temps.

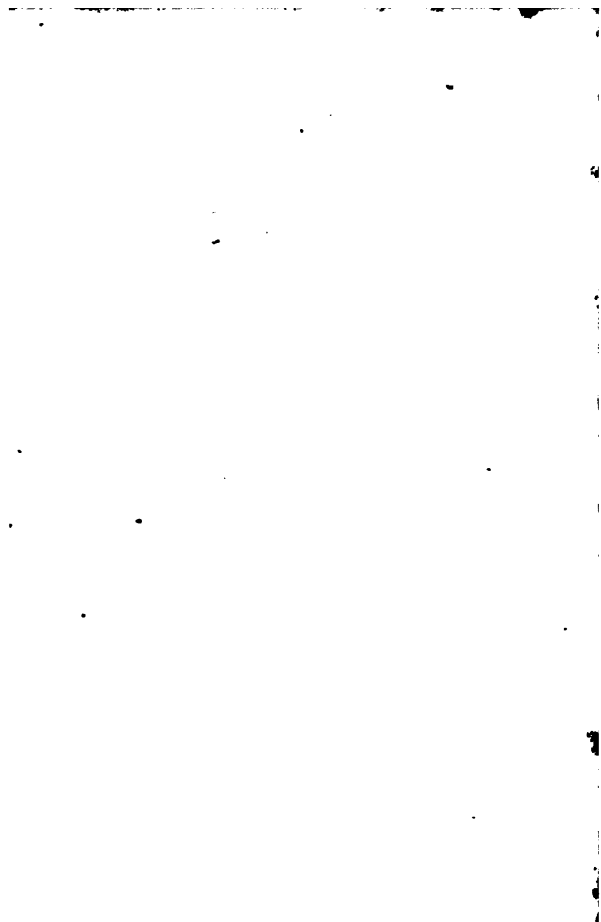
Alexis se leva et se mit en devoir de s'habiller, non sans s'interrompre plusieurs fois pour agacer son chat et l'exciter à de nouvelles cabrioles. Madame Caroline revint de sa promenade, sa sœur l'alla rejoindre, la famille se réunit pour déjeuner, Alexis se trouva à peine en état d'y paraître, de sorte que la journée

était plus d'à moitié écoulée , lorsqu'il s'approcha négligemment de sa table d'écriture. Il commença d'abord par relire ce qu'il avait écrit la veille, puis il essaya sa plume qu'il trouva mal taillée. Laure , tout occupée qu'elle était, eut la complaisance de lui donner un coup de canif. Alexis ayant ajouté enfin deux vers aux couplets déjà tracés, se leva pour les montrer à sa sœur ; Laure le pressa de continuer , mais il s'amusa encore à considérer les ouvrages des autres, retourna nonchalamment à sa place, se plaignit de la chaleur et passa dans l'office pour y prendre un verre d'eau. Il y resta plus d'une demi-heure à regarder une araignée prendre des

mouches dans ses filets , et au moment qu'il retournait enfin à l'étude , de grands éclats de rire l'attirèrent dans la cuisine. Il fallut qu'Alexis allât voir ce qui les provoquait. Il trouva qu'ils étaient causés par les tours d'un chien caniche , qu'un marchand d'aiguilles faisait admirer aux domestiques , dans l'espérance que ceux-ci lui achèteraient quelques bagatelles. Le chien sautait pour le roi , pour la reine , faisait le mort , portait un bâton en guise de fusil , allait chercher ce qu'on lui jetait au loin , et par mille autres gentilleses de ce genre amusa tellement Alexis qu'il en était transporté de plaisir. Le fils du jardinier , à peu près de son âge , assistait comme

lui à ce spectacle ; il avait un jeune chien nommé Fidèle. De concert avec Alexis, il projeta de le faire marcher sur les traces du caniche, et à peine le marchand fut-il parti que tous deux armés d'un bâton commencèrent à donner la première leçon à leur élève. La romance et la fête furent entièrement oubliées et la journée se passa comme les précédentes.

Le lendemain , à l'heure du déjeuner , Laure , Alexandre , Achille et Céleste s'éclipsèrent à la fois , et revinrent un moment après portant chacun un bouquet et leur présent. Madame Caroline, qui ne songeait point à sa fête , fut si agréablement surprise qu'elle en versa des larmes d'at-





Je croyais avoir cinq enfans et je ne vois que quatre bouquets.

tendrissement. Elle donna de justes éloges au bouquet nuancé de Laure , à la bourse de Céleste , aux dessins d'Alexandre et d'Achille. Puis tout à coup regardant autour d'elle , elle aperçut Alexis se tenant en silence , les yeux baissés , le visage rouge. Madame Caroline se tourna vers sa sœur.

Je croyais avoir cinq enfans , lui dit-elle , et je ne vois que quatre bouquets.

Alexis se leva et voulut se jeter au cou de sa mère , Caroline le repoussa doucement :

Vous n'avez point partagé les efforts de vos frères pour me procurer cette agréable surprise , reprit-elle ; souffrez aussi que je ne partage point mes caresses.

Elles appartiennent exclusivement à ceux dont la tendresse m'est si bien prouvée.

ALEXIS.

Ma chère maman , punissez-moi , mais soyez sûre que je vous aime , et que je mérite au moins par-là que vous m'aimiez aussi.

CAROLINE.

C'est une chose dont il m'est libre de douter. Si je vous laissais souffrir de la faim , si je ne veillais pas à ce que vous soyez vêtu , si je permettais aux domestiques de vous battre , j'aurais beau vous assurer de ma tendresse vous n'y croiriez point. De même vos paroles ne sauraient me persuader si vos actions ne les appuient....

Laure , Alexandre , Achille et Céleste me disent qu'ils m'aiment et je vois que leurs sentimens sont véritables par le soin qu'ils ont pris de me plaire. Pour vous , vous n'avez aucun droit à ma confiance.

Cette froide déclaration perça le cœur d'Alexis. Quel chagrin pour un enfant d'entendre sa mère douter de son affection ! La conduite de madame Caroline ne s'accorda que trop bien avec ses paroles. Toutes ses caresses , toutes ses complaisances furent pour ses aînés ; elle ne témoignait à Alexis que la plus parfaite indifférence , paraissant à peine s'apercevoir de ses regrets , quoiqu'il en eût beaucoup. Dorimène , prenant pitié de lui , l'engagea à réparer sa faute , en offrant à sa

mère un hommage, tardif à la vérité, mais qui prouverait au moins la sincérité de son repentir. Alexis, désespéré, se mit à l'ouvrage, écrivit correctement sa romance, l'apprit en fort peu de temps et demanda à sa mère la permission de la lui réciter, car il était trop malheureux pour chanter. Caroline vit bien alors qu'il l'aimait véritablement; elle lui rendit aussi toute sa tendresse; et l'année suivante, Alexis fut un de ceux qui se signalèrent le mieux au retour de cette douce solennité.

LE SECRET.

LA petite Amélie, assise sur un tabouret aux pieds de sa maman, jouait depuis une heure avec sa poupée, lorsqu'elle s'écria tout à coup :

Mon Dieu ! maman, que je voudrais être grande comme ma cousine Ernestine ! quel ennui de rester si long-temps une enfant !

Quel vœu formes-tu là, ma fille ? dit madame Hermance en posant sur ses genoux le livre qu'elle s'occupait à lire. Si tu devenais grande et âgée tout d'un coup, étant si ignorante et si peu raisonnable, tu paraîtrais la per-

sonne la plus ridicule du monde. Tes goûts, tes manières, ton peu d'expérience n'ont rien de choquant parce qu'ils sont conformes à ton âge, et qu'on espère naturellement que tu changeras à mesure que ta raison sera plus développée. Autrement je pleurerais nuit et jour de penser que tu resterais la même à dix-huit ans.

AMÉLIE

Oh ! maman, si j'avais dix-huit ans, je ne jouerais plus à la poupée. Quand il viendrait du monde, je me tiendrais droite sur une chaise, comme ma cousine, au lieu de m'en aller courir dans le jardin. Mais aussi vous me mèneriez au bal, à la comé-

die, je porterais un collier et des fleurs.

M^{me}. HERMANCE.

Crois-tu donc que ta cousine ne se livre pas à des occupations plus sérieuses? elle dirige l'intérieur de la maison de son père. Il ne paraît pas un plat sur la table qu'elle ne l'ait ordonné et souvent préparé elle-même. C'est elle qui veille à ce que le linge soit ramassé avec ordre et réparé à propos, à ce que la famille trouve pour chaque saison des vêtemens convenables, à ce que les provisions du ménage soient faites, chacune dans son temps. Ses délassemens sont la lecture et l'ouvrage; penses-tu, mon Amélie, qu'il te suffirait d'être grande pour lui ressembler?

AMÉLIE.

A dire la vérité, je ne supposais pas qu'elle fit tant de choses, et à en juger par l'apparence, elle me semblait bien plus heureuse que moi.

M^{me}. HERMANGE.

Parce qu'elle va au bal et que sa toilette est un peu moins simple que la tienne ! Songe donc que tu t'ennuierais à mourir de passer toute une nuit au bal, où ce qui pourrait t'arriver de moins fâcheux serait de dormir mal à ton aise. Tu te dégoûterais également d'une toilette qui t'empêcherait de courir ou de te rouler sur l'herbe. Le plaisir que ta cousine prend à des choses qui te paraîtraient insipides tient pré-

cisément à la différence de votre âge ; mais malgré tes préventions à cet égard , je suis certaine qu'Ernestine elle-même se trouve moins heureuse que toi.

AMÉLIE.

Elle a toujours sur moi un grand avantage : c'est d'être traitée avec considération par les personnes raisonnables , par vous, maman, qui causez quelquefois avec elle des heures entières.

M^{me}. HERMANCE.

Ne causé-je pas aussi avec toi, ma fille ?

AMÉLIE.

Oh ! cela est bien différent ! vous me répondez par complai-

sance, et que ma cousine sur-
vienne ou non, sa présence n'ap-
porte aucun changement à nos
entretiens; au lieu que, quand
vous êtes ensemble, je m'aper-
çois fort bien que je vous gêne.
Vous baissez la voix ou vous vous
éloignez, d'où je conclus que vous
avez quelque secret.

M^{me}. HERMANCE.

Eh bien, Amélie, quand cela
serait, il ne faudrait point cher-
cher à le pénétrer. C'est un vilain
défaut d'être curieuse des affaires
d'autrui.

AMÉLIE.

Je vous assure, maman, que
je n'ai point ce reproche à me
faire. Je suis moins envieuse des
secrets de ma cousine que de la

confiance que vous lui témoignez.
Si vous saviez combien j'aimerais
à apprendre quelque chose que
vous n'auriez dit qu'à moi seule !

M^{me}. HERMANCE.

D'abord , ma chère fille , sais-tu ce que c'est qu'un secret , et ce à quoi il engage celui qui l'a reçu ?

AMÉLIE.

Je pense que oui , maman . Par exemple , lorsque votre fête arrive , je dis à ma bonne ; je vais apprendre des vers pour les réciter à maman en lui présentant un bouquet ; elle ne s'en doute pas , prenons bien garde de l'en instruire avant le temps . Mais ma bonne vous le dit toujours , elle me l'avoue ensuite . N'est-ce

pas un secret que je lui confie, et ne devrait-elle pas le conserver ?

M^{me}. HERMANCE.

Oui, ma fille, et elle a même grand tort de ne pas le faire; mais de ton côté, puisque tu as éprouvé son indiscretion, tu as tort aussi de lui parler de ton projet.

AMÉLIE.

J'en conviens; mais cela est plus fort que moi.

M^{me}. HERMANCE.

Ta bonne en dit autant. Cependant si tu ne peux retenir ta langue pour ce qui te concerne, comment garderais-tu un secret que je serais assez imprudente pour te confier ?

AMÉLIE.

Oh ! maman , je vous assure que pour celui-là , rien au monde ne me l'arracherait. Essayez , je vous en prie.

M^{me}. HERMANCE.

Mais de pareils essais sont dangereux. Si je te confie une bagatelle , tu ne seras pas contente ; si je te parle sérieusement de quelque secret important , tu n'auras peut-être pas le courage de le taire.

AMÉLIE.

Soyez tranquille , je brûle déjà de vous entendre.

M^{me}. HERMANCE.

Eh bien , tu sauras qu'il s'agit

pour la petite sœur d'Ernestine, ta cousine Mélanie, d'un projet fort extraordinaire. Son père veut l'envoyer en Espagne, dans un couvent de religieuses, pour lui faire prendre le voile.

AMÉLIE.

Mon Dieu ! maman, que me dites-vous là ! mon oncle est donc bien en colère contre Mélanie ?

M^{me}. HERMANCE.

Il paraît que son inaptitude au travail lui fait craindre qu'elle ne soit bonne à rien dans le monde, et que c'est pour cela qu'il veut l'en séquestrer tout-à-fait.

AMELIE.

Maman, quand on est religieuse, que fait-on?

M^{me}. HERMANCE.

On passe sa vie dans une maison sans en jamais sortir, et sans autre société que celle des religieuses qui l'habitent. Ces femmes s'occupent à prier Dieu, à chanter des cantiques, à jeûner, à se donner des coups de discipline, à se repentir durement de leurs péchés.

AMÉLIE.

Hélas! quelle triste perspective pour la pauvre Mélanie! Connaît-elle le sort qui l'attend?

M^{me}. HERMANCE.

Elle n'en sait encore rien , et ce secret m'a été bien recommandé à moi-même. Songe à ne me pas trahir.

AMÉLIE.

Je n'en ouvrirai pas la bouche..... mais que j'en suis surprise et affligée !.....

Elles en étaient là de la confiance, lorsqu'elles furent interrompues par Mélanie elle-même et deux autres petites demoiselles qui venaient rendre visite à Amélie. Madame Hermance fit à sa fille un signe de discrétion, et se retira pour les laisser se divertir tout à leur aise ; mais Amélie essaya en vain de pa-

raître aussi gaie qu'à l'ordinaire; sa tristesse et sa préoccupation, fruits du secret dont elle était dépositaire, percèrent malgré elle, et l'exposèrent à mille questions qui devinrent fatales à sa discrétion. Charmée de pouvoir parler de ce qui l'occupait, elle commença par convenir qu'elle avait reçue une confidence; un peu plus tard, elle avoua que cette confidence intéressait Mélanie, mais elle n'osa pas aller plus loin avec elle. Mélanie, dont la curiosité se trouvait de plus en plus excitée par ces demi-aveux, chargea une des petites demoiselles, fine et rusée, de faire parler Amélie. Celle-ci ne put résister à une séduction avec laquelle sa propre impatience se

trouvait si bien d'accord, elle confia le tout à son amie, en lui recommandant bien des fois de n'en rien dire. L'amie, trouvant la confidence plus sérieuse qu'elle ne le supposait, ne voulut point la répéter à Mélanie; mais elle en fit part à sa sœur avec les mêmes précautions, et la sœur, faute de trouver une quatrième confidente plus désintéressée, la laissa échapper à l'oreille de Mélanie. La pauvre enfant, désespérée, voulait aller se jeter aux genoux de son père; elle pleurait à fendre le cœur. Amélie, presque aussi désolée qu'elle, à cause du fatal secret, la suppliait en vain de se calmer et de ne point l'exposer aux reproches de sa mère; Mélanie n'écoutait aucune

raison et se débattait entre les bras de ses amies, qui s'efforçaient de la retenir, lorsque son père et madame Hermance, attirés par ses sanglots, arrivèrent précipitamment. Mélanie s'élança au cou de son père en le conjurant de lui rendre son amitié et de ne point l'envoyer en Espagne. Le père ne paraissant rien comprendre à ses paroles, madame Hermance lui expliqua qu'elle avait voulu mettre à l'épreuve la discrétion d'Amélie, qui se plaignait qu'on ne lui marquait point de confiance, et qui prétendait cependant en être digne.

Tu vois, ma fille, ajouta-t-elle, si j'ai agi prudemment en ne m'en rapportant point à tes promesses. Où en serais-je maintenant, si je

t'eusse réellement confié un secret ? Je suis fâchée seulement que cette leçon ait coûté tant de larmes à Mélanie.

Amélie tâcha de s'excuser en rejetant sa faute sur ses compagnes ; mais madame Hermance lui fit sentir que tout le mal venait d'elle , puisqu'elle ne pouvait compter sur des recommandations que son propre exemple démentait.

Une personne véritablement discrète, continua madame Hermance, non-seulement ne divulgue point le secret qui lui est confié , mais elle ne laisse même pas pénétrer qu'elle en est dépositaire, encore moins l'expose-t-elle à la foi de personne , fût-ce sa meilleure amie. Écoutez ,

mes enfans , ce que la fable raconte à ce sujet.

Un roi de Phrygie , nommé Midas , s'étant établi juge entre Pan et Apollon , qui jouaient , l'un de la flûte et l'autre de la lyre , adjugea le prix à Pan. Apollon , pour s'en venger , fit venir au roi des oreilles d'âne , que celui-ci cacha avec soin sous une riche coiffure. Son barbier fut le seul qui s'en aperçut ; il n'osait le dire , dans la crainte d'être puni ; mais ce secret lui pesant à garder , il fit un trou dans la terre , dit tout bas dans ce trou que Midas avait des oreilles d'âne , puis il le combla. Au bout d'un certain temps , il poussa dans cet endroit des roseaux qui , agités par le vent , répétaient les paro-

les du barbier : Midas , le roi Midas a des oreilles d'âne.

Amélie comprit parfaitement cette histoire , qu'elle ne manqua point de s'appliquer. Elle ne demanda plus de secrets , mais travailla par la suite à se rendre digne de la confiance de sa mère.





*Je vous chasse honteusement,
l'ingratitude me fait horreur.*

L'INGRATITUDE PUNIE.

Un petit garçon d'environ six ans, appelé Théophile, montrait si peu de dispositions à l'obéissance, si peu de goût pour l'étude, et répondait si mal enfin à la tendresse de ses parens, que ceux-ci prirent le parti de l'éloigner de la maison paternelle. Il fut mis en pension chez un maître juste, mais sévère, qui punissait les moindres fautes, sans revenir jamais des arrêts qu'il avait prononcés. Théophile trouva d'abord le régime de cette maison si dur, qu'il ne faisait que se lamenter sur son sort. Il n'avait là ni tante,

ni mère , ni sœur pour le consoler en secret , lorsqu'il était réprimandé , ou pour tempérer la rigueur de ses pénitences. S'il avait su écrire il leur aurait peint sa misère , mais son ignorance formait un obstacle à ce projet , et il se trouvait trop éloigné de sa famille pour l'en instruire d'une autre manière. Il pensa à requérir ce service d'un de ses camarades , plus habile que lui ; aucun ne voulut le lui rendre , dans la crainte de se compromettre , si le résultat de cette lettre venait à les faire découvrir. Théophile , rebuté de tous , s'adressa à un écolier nommé Ruben. C'était le plus pauvre de la classe , il n'était pas d'une naissance distinguée. Un homme charitable , qui l'a-

vait tenu sur les fonts baptismaux , payait le prix de sa pension , dont Ruben profitait de la manière la plus satisfaisante. Comme ce pauvre garçon ne portait que des vêtemens communs , qu'il ne mangeait jamais de friandises , et que les personnes de sa famille qui venaient le voir paraissaient être des gens du peuple , Théophile le méprisait et daignait à peine lui parler ; mais dans cette occasion il mit à part sa fierté , et le pria d'écrire pour lui à sa famille.

Volontiers , lui répondit Ruben ; mais pourquoi ne pas vous adresser plutôt au professeur ? il saurait bien mieux que moi vous rendre ce service.

THÉOPHILE.

Ah ! vraiment ! je n'ai garde.
Je ne veux écrire que pour me
plaindre de lui.

RUBEN.

Cela est différent..... Cependant , je réfléchis que s'il vient à savoir que je vous ai prêté mon ministère , il sera aussi en colère contre moi que contre vous. Il se plaindra peut-être à mon parrain qui me retirera ses bontés , et je serai contraint de retourner chez mon père , où je n'apprendrai jamais rien. Que vous a donc fait le professeur, pour que vous en écriviez du mal à vos parens ?

THÉOPHILE.

Ne trouvez-vous pas , Ruben ,
que c'est un fort méchant hom-
me ?

RUBEN.

Moi , non. Il ne se fâche que
quand on néglige ses devoirs ; et
n'est-ce pas pour les remplir que
nous sommes ici ?

THÉOPHILE.

Il ne pardonne pas la plus lé-
gère petite faute. L'autre jour il
m'envoya aux arrêts parce que
j'avais égaré mon livre. Diman-
che il me fit sortir de table hon-
teusement pour avoir dérobé une
noisette à Théodore , et voilà trois
jeudis de suite que je ne vais pas

à la promenade , parce que mes habits se trouvent déchirés.

RUBEN.

Vos parens ne trouveront pas que ce soient là de grands sujets de griefs. Ils diront , par exemple , qu'à force d'être puni pour ces choses vous acquerrez de l'ordre et de la probité.

THÉOPHILE.

Je suis trop petit pour être mené si rudement. Me priver de la promenade , c'est nuire à ma santé ; me donner trop d'occupation , c'est me dégoûter du travail ; et exiger que mes habits restent comme neufs , c'est me condamner à ne prendre aucun des exercices de mon âge. De sorte qu'il arri-

vera, si cela dure, que je tomberai malade, que je haïrai l'étude et que je ne grandirai point.

RUBEN.

Vous me présentez les choses d'une manière que je ne sais plus que vous répondre. Il serait pourtant bien malheureux que vos tristes prédictions vinssent à se réaliser; mais est-il possible que notre professeur ne prévînt pas de lui-même ces inconvéniens, si vous en étiez réellement menacé?

THÉOPHILE.

Je vous dis que c'est un homme dur et impitoyable, qui se soucie autant de la vie d'un pauvre petit enfant comme moi què de celle

d'une mouche. Je suis perdu si je n'écris à ma mère.

RUBEN.

Je voudrais bien vous rendre service , car je n'ai pas de plus grand plaisir que d'obliger mes camarades ; mais je risque plus qu'aucun de ceux qui sont ici. Adressez-vous aux autres.

THÉOPHILE pleurant.

Je l'ai déjà fait , ils m'ont tous refusé ; si vous me refusez aussi , j'en mourrai de chagrin..... Hélas ! que je suis malheureux de ne pas savoir écrire !

RUBEN.

Pauvre enfant ! vous me fendez le cœur ! Allons, ne pleurez plus,

je vais prendre la plume.... mais surtout, vous me promettez le secret ?

THEOPHILE.

Soyez tranquille, mon cher Ruben, il faudrait que je fusse bien ingrat pour vous trahir.

Ruben prit une feuille de papier blanc, et Théophile s'appuyant près de lui, sur le bord de la table, lui dicta, tant bien que mal, une lettre pour sa mère, dans laquelle il peignait énergiquement ses prétendues infortunes, à peu près dans les mêmes termes qu'il s'en était plaint à Ruben. Celui-ci, par prudence, déguisa de son mieux son écriture, et la lettre partit. La mère de Théophile, facile à s'alarmer,

6...

ainsi que toutes les mères , jeta les hauts cris à cette lecture. C'en était fait , son fils allait périr , le professeur devint à ses yeux un monstre , un tyran dont la cruauté s'exerçait sur de jeunes et tendres victimes. Elle voulait aller sur-le-champ délivrer son malheureux enfant ; son mari , plus ferme et plus sage , s'y opposa. Il lui représenta que ce maître , dont leur fils se plaignait si amèrement , avait la confiance et l'estime d'un grand nombre de pères de familles ; qu'aucun d'eux ne l'accusait de se jouer de la santé de ses élèves , et qu'il fallait prendre garde de blesser mal à propos un homme utile , qui remplissait exactement ses devoirs. Il ajouta pour apaiser les inquié-


des de cette tendre mère , qu'il irait le lendemain s'assurer sur les lieux mêmes du degré de croyance que cette lettre méritait. Il partit en effet , et la première chose qui le frappa en voyant Théophile , fut l'air de fraîcheur et de santé qui s'accordait mal avec les lamentations de sa lettre. Son fils lui soutenant , malgré les apparences , qu'il était fort malheureux dans cette pension , le père en conféra avec le professeur , auquel il communiqua la lettre de Théophile. Le professeur , outré de cette injustice , appela en témoignage les autres élèves , exposa au père la règle ordinaire de sa maison , les motifs par lesquels il agissait , le zèle et la gloire qu'il mettait à former des hommes.

instruits et estimables ; ces détails charmèrent tellement le père de famille qu'il pria instamment le professeur d'oublier l'impertinence de Théophile et de lui continuer ses soins , approuvant d'avance tous les moyens qu'il emploierait pour le corriger de ses défauts.

Lorsque le père fut parti , le professeur , animé d'un juste ressentiment , non-seulement contre Théophile , mais contre celui qui avait secondé ses mauvaises intentions , exprima hautement son indignation à cet égard.

Je n'espère point de le connaître , ajouta le professeur , mais son obscurité seule le préservera de la juste punition qu'il mérite. Quant à vous , M. Théophile , je vous apprendrai à détourner mes

élèves de leur devoir, en les animant contre moi, qui suis leur meilleur ami, puisque je ne travaille qu'à les rendre heureux. Ce n'est pas l'intérêt d'une modique somme qui m'anime, je pourrais m'enrichir avec moins de peine : mon but est de vous donner à tous une instruction solide, et de vous inspirer l'amour de la vertu. Quand vous serez devenus des hommes, vous comprendrez mieux les obligations que vous me devez, et vous vous repentirez, je l'espère, du chagrin que vous me causez aujourd'hui.

Il condamna Théophile aux arrêts et au pain sec, châtime~~nt~~ qui parut d'autant plus dur au coupable que toute la classe devait se régaler de beignets, à

l'occasion de la fête de la maîtresse de pension, épouse du professeur. Pendant que Théophile prenait fort tristement le chemin de la prison, Ruben, attendri par les reproches du maître, le suivit tout doucement jusqu'à la porte de son cabinet; là, il tomba à ses genoux, le visage baigné de larmes, et lui avoua que c'était lui qui avait écrit la lettre.

Punissez-moi, monsieur, continua-t-il, je ne mérite pas de prendre part à la fête qui se prépare; mais ne me renvoyez pas. Hélas! quelque crainte que j'éprouve à cet égard, je n'ai pas voulu vous cacher plus longtemps ma faute. Vos reproches et votre bonté m'ont pénétré de douleur. Puissiez-vous voir dans

cet aveu d'une action , que personne ne vous aurait révélée que moi , le sincère regret que j'éprouve de l'avoir commise !

Le professeur, surpris et touché de la noble franchise de Ruben , lui pardonna et lui promit de ne point s'en plaindre à son protecteur ; mais il lui imposa en même temps une pénitence à laquelle Ruben se soumit sans murmurer. Il baisa la main de son maître, et se retira plein de reconnaissance. A peine il sortait par une porte , que Théophile , conduit par un motif bien différent , entra par l'autre. L'ingrat , au lieu d'être attendri comme Ruben par les plaintes paternelles du professeur , n'avait fait attention qu'au parti

qu'il pouvait tirer du désir qu'il témoignait de découvrir son complice ; il espéra que cette trahison lui mériterait sa grâce , et le pauvre Ruben fut sacrifié. La lâcheté de Théophile irrita tellement le professeur qu'il laissa éclater ainsi son indignation :

— Méchant enfant ! voilà donc comme vous reconnaissez le dévouement de votre camarade ! Voilà comme vous tenez votre promesse de ne le point trahir ! Si je chassais maintenant le malheureux Ruben , si son parrain l'abandonnait et qu'il retombât à jamais dans la misère , son infortune serait cependant votre ouvrage. Sa faute n'a eu d'autre source qu'une bonté, une compassion , mal fondées il est vrai ,

mais dignes toutefois d'excuse. La vôtre est le fruit d'un mauvais cœur. Ruben, bien éloigné de vous en croire capable, est venu de lui-même au-devant de la punition qu'il méritait : il restera près de moi pour devenir un jour la gloire de mon école ; pour vous je vous chasse honteusement : l'ingratitude me fait horreur.

Théophile, confondu, n'avait rien à répondre. Le professeur le renvoya dans sa famille, en expliquant à son père le motif de cette rigoureuse détermination. Théophile y fut très-mal reçu, même de sa mère : on l'aurait excusé en toute autre circonstance, mais cette lâche ingratitude révoltait tous les cœurs.

Son père et sa mère se disaient :
A quoi nous sert de l'aimer ?
quelle reconnaissance en éprou-
vera-t-il ? dès qu'il n'aura plus
besoin de nos secours , il nous
méprisera ; il nous rendra mal-
heureux dans notre vieillesse.
C'est un petit monstre qu'il fau-
drait étouffer.

Théophile , accoutumé à être
chéri et caressé par ses parens ,
fut si frappé de l'horreur qu'il
inspirait qu'il détesta sincère-
ment son crime. Il leur demanda
mille fois pardon et les supplia de
ne le point haïr ; mais ils n'osèrent
se fier à ses promesses , et l'en-
voyèrent dans une école de vil-
lage , sous l'inspection d'un vieil-
lard qui ne tarda point à lui faire
sentir avec quelle injustice il se

plaignait de son premier instituteur. Le vieillard ne parlait à ses élèves qu'à coups de discipline ; il était fantasque , capricieux et colère. Théophile se sentait si mal dans l'esprit de sa famille qu'il n'osa pas l'appeler à son secours. Enfin son père , touché de sa résignation , lui pardonna , le reprit chez lui et lui rendit sa tendresse. La première grâce que Théophile demanda fut d'écrire à Ruben pour lui exprimer le regret d'avoir abusé de sa confiance, et le désir de recouvrer son estime et son amitié ; la seconde de partager toujours avec ce jeune écolier tous les présens qu'il recevrait de sa famille. Ces deux requêtes , qu'on lui accorda de bon cœur, prouvèrent qu'il

était sincèrement corrigé. Le professeur, instruit de cette conduite, consentit à le reprendre, et Théophile ne l'en fit jamais repentir.

LE JOUR DE CONGÉ.

ou

LE MEILLEUR EMPLOI DU TEMPS.

VOILA encore un jeudi écoulé ! s'écria tristement Émile. Il faudra reprendre demain le collier de misère, c'est-à-dire retourner sur les bancs de l'école et se clouer les yeux sur un livre. Dimanche, le catéchisme et les offices religieux, à peine aurons-nous le temps de faire une petite promenade. Vive le jeudi ! on ne s'occupe qu'à jouer tout ce jour-là ; mais malheureusement il n'y en a qu'un par semaine.

Il n'y en a qu'un , continua Zoé , la sœur d'Émile , et encore il me semble que nous l'employons toujours mal. J'éprouve des regrets en le voyant finir , non-seulement de ce qu'il finit , mais de ce que nous n'en avons pas su tirer le meilleur parti possible.

ÉMILE.

C'est ta faute , tu ne veux jamais jouer aux jeux que je te propose.

ZOÉ.

Mais vraiment , c'est toi qui t'avises de dédaigner les miens.

ÉMILE.

Il faudrait , pour te plaire , que je présidasse à la toilette de ta

poupée , que je prisse la peine de l'accompagner à la promenade et de lui donner des leçons de musique.

ZOÉ.

Il me conviendrait mieux , à ton avis , de jouer au cheval fondu , de grimper sur les arbres , de sauter des fossés , au risque de me rompre le cou.

ÉMILE.

Moi , je te soutiens que ces jeux valent infiniment mieux que les tiens , qui ne sont bons que pour des malades.

ZOÉ.

Et moi , je t'assure que tu ne serais pas si souvent grondé pour avoir déchiré tes habits , si tu sa-

vais te plaire comme moi à des amusemens tranquilles.

ÉMILE.

Veux-tu que papa décide entre nous ?

ZOÉ.

Maman nous dira aussi ce qu'elle en pense.

Ils allèrent trouver M. et madame Arnold qui se promenaient ensemble.

N'est-il pas vrai , mon papa , dit Émile , qu'un petit garçon a mauvaise grâce de jouer à la poupée ?

ZOÉ.

Ne me blâmeriez-vous pas , maman , de jouer de préférence au cheval fondu ?

M. ARNOLD.

Les jeux qui développent les mouvemens du corps , qui lui font prendre un exercice salulaire et demandent de la vigueur et de l'adresse , sont principalement consacrés aux garçons ; mais cela n'empêche pas qu'ils ne puissent par complaisance pour leurs sœurs , s'amuser quelquefois d'une manière plus paisible.

M^{me}. ARNOLD.

Je n'aime pas qu'une demoiselle se livre à des jeux indécens , qu'elle s'accoutume à des manières libres , qu'elle prenne enfin dans son enfance des habitudes qu'il lui faudra perdre un jour ; mais il n'y a pas de mal

non plus à ce qu'elle sache courir avec grâce , sauter légèrement , et se prêter, sans trop de peine, aux amusemens favoris de son frère.

M. ARNOLD.

Voulez-vous , mes amis , que je vous accorde parfaitement , et que je vous fasse passer un jeudi si agréable, que son seul souvenir vous donnera encore de la joie tout le reste de la semaine ?

ÉMILE ET ZOÉ.

Nous ne demandons pas mieux, mon papa. A quel jeu nous ferez-vous donc jouer ?

M. ARNOLD.

Nous irons ensemble à la promenade.

ÉMILE.

N'est-ce que cela? j'aime autant me divertir ici, je vous assure.

ZOË.

Je prendrai autant de plaisir à ajuster à ma poupée quelque parure nouvelle.

M. ARNOLD.

C'est ce que nous verrons. Attendez seulement la semaine prochaine.

Le frère et la sœur, par respect pour leur père, n'osèrent pas insister; ils retournèrent, l'un au collège et l'autre à la pension, sans éprouver trop d'impatience, ne comptant pas que cette promenade dût leur procurer beau-

coup de plaisir. Les huit jours écoulés, ils n'y pensaient même déjà plus, et allaient se livrer à leurs divertissemens ordinaires, lorsque M. Arnold parut, son chapeau sur la tête et la canne à la main.

— Eh bien, mes enfans, notre promenade ?

— Ah ! mon papa ! nous l'avions oubliée !

Émile serra tristement sa toupie dans sa poche, Zoé quitta son aiguille et ses ciseaux, non sans jeter sur sa poupée un coup d'œil de regret. M. Arnold riait en lui-même de leur air consterné.

Avant de partir, leur dit-il, il faut que je vous donne votre semaine.

EMILE.

A quoi bon, mon papa ? nous ne trouverons rien à acheter dans la campagne.

ZOË.

On n'y rencontre ni confiseur, ni pâtissier ?

M. ARNOLD.

Qui sait quelles occasions de dépenser la journée vous présentera ?

Les petits incrédules sourirent du bout des lèvres. Ils marchèrent quelque temps en silence , regardant tout d'un air dédaigneux , jusqu'à ce qu'ils rencontrèrent une multitude de fourmis qui suivaient toutes le même chemin , les unes dans un sens et

les autres dans l'autre ; ils s'amuserent à les considérer , et M. Arnold leur donna quelques détails sur les mœurs de ces insectes , qui composent un peuple moins utile , mais aussi laborieux que les abeilles. Comme elles , les fourmis vivent en société , et malgré leur petitesse , parviennent , à force d'union et d'intelligence , à réussir dans les plus difficiles entreprises. Elles se creusent à un pied de profondeur une salle voûtée , avec plusieurs issues , et si habilement construite que l'eau n'y saurait pénétrer , même dans les grandes pluies. C'est l'asile où elles se retirent pour manger , où elles entassent leurs provisions , où elles élèvent leurs jeunes familles , où elles dorment l'hiver

d'un sommeil léthargique. Lorsqu'une fourmi a découvert quelque proie considérable, elle en donne avis à la république, toutes se mettent en campagne, et se séparent en deux bandes qui travaillent continuellement sans s'embarrasser, l'une partant du magasin pour se rendre à la proie, l'autre retournant de la proie au magasin, avec le butin dont elle est chargée. Émile et Zoé, à qui ces détails parurent intéressans, suivirent quelque temps le cordon de ces fourmis qui se perdait dans les broussailles, et trouvèrent bientôt un lézard mort qu'elles disséquaient avec une ardeur inconcevable. Cette leçon d'histoire naturelle commença à les rendre plus attentifs au spec-

tacle de la nature , et ils interrogeaient de nouveau M. Arnold , lorsqu'une petite fille les interrompit en s'écriant :

Mes bons messieurs , daignez assister un pauvre estropié , Dieu vous en récompensera.

En disant ces mots , elle montrait du doigt un vieillard assis sur le revers d'un fossé , en habit de soldat et ayant le bras droit coupé jusqu'au dessus du coude. Il baissait les yeux d'un air confus , comme un homme peu accoutumé à la misère. La petite fille , à peu près de l'âge de Zoé , avait un maintien plein de douceur et de modestie.

Êtes - vous étranger dans ce pays ? lui demanda M. Arnold.

— Non , monsieur ; mais il n'y a pas long-temps que nous faisons ce triste métier....

Elle baissa les yeux à son tour et laissa même échapper quelques larmes. M. Arnold lui donna une petite pièce de monnaie , Émile obtint la permission d'en faire autant , et Zoé , fort émue , vida entièrement sa bourse dans la main de la petite fille ; mais peu satisfaite de cette courte et facile générosité , elle arrêta son père , qui continuait sa promenade , en lui disant :

— Mon papa , n'adresserons-nous pas quelques mots de consolation à ce pauvre vieillard ? il paraît si humilié ! si malheureux ! je voudrais savoir s'il a une maison pour se retirer , et s'il lui reste

quelque espoir d'être moins misérable.

ÉMILE.

On juge à son habit qu'il a été soldat; n'est-il pas affligeant qu'après avoir servi son roi et son pays, il se trouve réduit à la mendicité?

M. ARNOLD.

Eh bien, mes amis, prenons des informations, je ne demande pas mieux.

Ils retournèrent sur leurs pas au moment que la petite remettait au vieillard l'argent qu'elle avait reçu. Ils le virent lever les yeux au ciel, comme pour lui rendre grâce, puis cacher son visage entre ses mains, et lorsqu'il voulut répondre à M. Ar-

nold , ses yeux étaient remplis de larmes.

Bon vieillard , lui dit M. Arnold , votre âge et vos infirmités nous intéressent. Comment vous trouvez - vous si malheureux ? pourquoi n'avoir pas réclamé l'asile et les secours que le roi accorde aux défenseurs du royaume ?

LE VIEILLARD.

J'y ai moins de droits que vous ne pensez , mon cher monsieur. J'ai servi , il est vrai ; mais j'étais rentré sain et sauf dans mes foyers. Ce n'est point à la guerre que j'ai reçu la blessure qui , en me privant d'un bras , m'empêche aujourd'hui de gagner ma vie et celle de cette pauvre petite.

M ARNOLD.

Racontez-nous à quelle occasion ce triste accident vous est arrivé.

LE VIEILLARD.

Je suis né dans les domaines de M. le comte Ernest ; il me tint sur les fonts de baptême , et encore enfant , il prit lui-même la peine de m'enseigner à lire et à écrire. Ses bienfaits faisaient régner l'abondance dans notre maison ; mes parens lui dûrent une vieillesse heureuse ; je l'aimais avec la tendresse d'un frère et le dévouement d'un serviteur. Il partit pour la guerre, je le suivis volontairement , je partageai ses périls , je fis servir ma valeur à sa gloire , je revins avec lui lors-

qu'il se retira. Nous vivions paisiblement l'un et l'autre au sein de notre famille, quand des événemens politiques vinrent renverser notre bonheur ; non qu'ils me menaçassent dans mon obscurité, mais on ne pouvait porter de coups à mon bienfaiteur sans m'atteindre moi-même. Des hommes jaloux l'accusèrent d'avoir conspiré ; on le poursuivit pour le mettre en jugement. Ses amis redoutant la malice de ses adversaires lui conseillèrent de fuir, de ne point compter sur son innocence. Il vint chercher un asile dans ma chaumière. Un perfide valet, gagné par ses ennemis, leur découvrit sa retraite : on vint pour le saisir ; la reconnaissance me fit retrouver une vi-

gueur que l'âge m'avait ravie ; mon sabre à la main , je défends seul l'entrée de ma maison , un coup de feu me traverse le bras , je tombe ; mon bienfaiteur accourt pour me venger , un second coup lui fracasse la tête. Ma maison fut pillée , incendiée. Un voisin me recueillit avec cette pauvre enfant , qui est le reste de ma famille ; on fut obligé de m'amputer le bras , et ayant perdu tout à la fois mon protecteur , ma petite fortune et le bras qui devait me nourrir , il ne me reste plus qu'à traîner jusqu'au tombeau des jours d'humiliation et de regrets.

Pauvre et respectable vieillard , s'écria Zoé de plus en plus

attendrie , que je voudrais adoucir son sort !

ÉMILE à demi-voix.

Mon papa , puisqu'il est sans asile , sans protecteur , et que la reconnaissance est seule la cause de ses malheurs , n'y aurait-il pas dans notre maison un petit coin qu'il pourrait habiter ?

ZOÉ du même ton.

Un vieillard misérable , une pauvre petite fille douce et modeste ne seront pas des hôtes embarrassans.

M. ARNOLD.

Mes amis , je ne m'oppose point à de si généreuses intentions ; arrangez les choses pour le mieux.

ÉMILE.

Mon papa, vous nous comblez de joie, permettez-nous de vous embrasser. Et vous, bon vieillard, cessez de vous affliger, au moins quant aux nécessités de votre vie. Nous ne pouvons vous rendre votre bienfaiteur, mais nous tâcherons de l'imiter. Venez demeurer avec nous, notre mère vous accueillera comme elle accueille tous les infortunés.

L'invalides ne put leur répondre que par des sanglots mêlés de bénédictions. Il les suivit dans leur maison, où madame Arnold lui assigna un logement commode, et les nourrit comme ses propres domestiques, sans exiger d'eux

aucun service ; mais leur reconnaissance les rendit ingénieux à se montrer utiles. Le soir même de cette promenade mémorable, monsieur Arnold demanda à ses enfans s'ils étaient satisfaits de leur jour de congé.

Ah ! mon papa , répondirent-ils, nous n'en avons jamais passé de si délicieux.... Mais à propos, vous saviez donc ce qui devait arriver, pour nous promettre d'avance autant de plaisir ?

M. ARNOLD.

Je connaissais les malheurs du vieillard , et j'étais sûr , en vous offrant l'occasion de les réparer, de vous faire goûter une satisfaction digne de vos cœurs. Souve-

nez-vous que les amusemens frivoles laissent toujours un vide après eux , et qu'il n'y a de jours vraiment bien employés que ceux qu'on passe à faire du bien.





Fuyons ! Fuyons ! s'écrie-t-il .

LE CIMETIÈRE DE VILLAGE.

M. EMMANUEL se retirait le soir assez tard avec son fils, le jeune Philippe. Il revenait de la maison de campagne d'un de ses amis, et se rendait à la sienne, située à l'extrémité d'un village. La nature, calme et silencieuse, n'avait d'autre clarté que celle de la lune, voilée elle-même de temps en temps par de petits nuages qui flottaient légèrement dans l'atmosphère. Philippe, naturellement enjoué, perdait de sa gaieté à mesure que les ténèbres se répandaient autour de lui, et depuis une demi-heure, il ne

parlait plus du tout. Son père avait beau lui vanter les attraits de cette belle nuit, et s'arrêter même par intervalle pour les lui faire admirer, Philippe approuvait tout d'un signe de tête, sans avoir le courage de répondre autrement, tant l'obscurité le remplissait de terreur. Déjà ils approchaient du village, dont les lumières éparses dans les maisons apparaissaient comme autant de météores; deux chemins se présentèrent y conduisant tous deux, M. Emmanuel choisit naturellement le plus court. Alors Philippe prenant la parole d'une voix émue :

— Mon papa, suivons plutôt l'autre chemin, je vous en prie.

M. EMMANUEL.

Pourquoi cela , mon fils ?
celui-ci nous conduit plus directement à la maison.

PHILIPPE.

Oui , mais il passe droit au milieu du cimetière.

M. EMMANUEL.

Qu'importe , puisqu'on peut y
passer sans fouler les tombes.

PHILIPPE.

Vous allez vous moquer de
moi , j'en suis sûr ; mais en vérité, je n'oserai jamais traverser le
cimetière à l'heure qu'il est.

M. EMMANUEL.

C'est-à-dire que tu as peur des morts.

PHILIPPE.

N'est-ce pas aussi une chose épouvantable ?

M. EMMANUEL.

On ne doit craindre que ce qui a la puissance de faire du mal : Or, quelle puissance peut avoir un corps privé de la vie, c'est-à-dire qui n'a ni respiration, ni mouvement, ni pensée ?

PHILIPPE.

Il faut bien que les morts aient de tout cela puisqu'on les a vus marcher et parler.

M. EMMANUEL.

Ce sont des contes de visionnaires, ou de personnes qui s'amusent de la crédulité des autres.

PHILIPPE.

Enfin, mon papa, vous connaissez le vieux Mathurin; c'est un brave homme, incapable de mentir à qui que ce soit; il m'a cependant assuré avoir aperçu hier au soir deux fantômes blancs sur la tombe de sa femme.

M. EMMANUEL.

Mathurin a la tête renversée depuis quelques jours. Il pense à se remarier avec une personne qui ne lui convient pas, on le blâme d'autant plus de ce dessein



qu'il a de grands enfans , on lui rappelle le souvenir de sa première femme , il croit la voir partout.

PHILIPPE.

Mon papa , ne faites point de cela un badinage , bien d'autres s'en sont mal trouvés.

M. EMMANUEL.

Je ne plaisante jamais des choses sérieuses. Je respecte les morts et leur sépulture , mais je ne les crains point , parce que c'est une faiblesse indigne d'un homme raisonnable. Je passais par le cimetière dans la seule intention d'abrégér notre route , maintenant je m'en fais un devoir pour te désabuser d'une crainte puérile.

PHILIPPE.

Oh ! mon Dieu ! ne vois-je pas quelque chose de noir s'agiter sur ces tombes ?

M. EMMANUEL.

Ne tremble pas, mon fils, regarde seulement sans prévention, approche un peu... Ne suis-je pas ton père, ton ami ? Voudrais-je t'exposer à quelque danger réel?... Eh ! bien, ne vois-tu pas que ce noir qui s'agite est l'ombre de cet if balancé par le vent ?

PHILIPPE.

Vous avez raison.... Laissez-moi respirer un moment !.. Quelle frayeur cette ombre m'a causée !

M. EMMANUEL.

Il ne faut presque toujours que vérifier l'objet de ses craintes pour les voir s'évanouir.... Mais qu'est-ce encore ?

PHILIPPE d'une voix étouffée.

Nous sommes perdus cette fois, voici les fantômes blancs de MATHURIN.... là.... là... au coin de l'église.... Ah ! fuyons, fuyons.

M. EMMANUEL le retenant.

Demeurons au contraire ; on marche, on parle..... Ce ne peuvent être que des vivans. Hélas ! mon fils, ce sont sans doute des personnes qui viennent pleurer sur quelque tombe chérie ! je ne voudrais point troubler leurs

pieuses méditations, mais je voudrais t'ôter pleinement de fausses terreurs. Faisons doucement le tour de l'église, jusqu'à ce que nous soyons à l'ombre de cette corniche, d'où nous pourrons voir et entendre de plus près ces prétendus fantômes.

Philippe tremblait tellement qu'il ne pouvait marcher il n'osait crier, parce qu'on lui avait dit que les morts étranglaient ceux qui faisaient du bruit dans leur enceinte, ses dents craquaient l'une contre l'autre ; il suppliait tout bas M. Emmanuel de s'éloigner. Son père avait pitié de lui, mais il ne céda pas à sa compassion, et le prenant dans ses bras, il le porta sous la corniche. Le malheureux Philippe tenait ses yeux

fermés et se cachait la tête dans le sein de son père, lorsqu'une voix douce, la voix d'une jeune fille, frappa agréablement son oreille.

Ma mère, disait-elle, ma bonne et tendre mère, ayez pitié de nous ! nous voici encore agenouillées sur votre tombe, nous y reviendrons jusqu'à ce que vous nous ayez exaucées. Vous avez tant souffert, et avec une si grande patience, que vous devez être une sainte dans le ciel.

Ne permettez pas, reprit une voix aussi touchante que la première, qu'une étrangère prenne votre place dans la maison. Pourrions-nous jamais l'appeler notre mère ? nous vous préférons, toute morte que vous êtes, à la plus

riche, à la plus considérée du village, dût-elle nous rendre parfaitement heureuses.

LA PREMIÈRE JEUNE FILLE.

Nous heureuses ! ah ! cela n'est plus possible, puisque nous vous avons perdue ! qui nous traitera avec la douceur dont vous usiez à notre égard, quoique vous fussiez étendue sur un lit de douleur ? qui priera Dieu, comme vous le faisiez, pour que notre jeunesse fût préservée du vice ?

LA SECONDE JEUNE FILLE.

Si vous avez quelque puissance au ciel, si la Sainte-Vierge vous écoute favorablement, comme je n'en saurais douter, priez-la qu'elle ôte du cœur de notre père

le dessein de se remarier. Qu'il se fie à notre amour pour avoir soin de lui dans sa vieillesse , et qu'il n'attende pas d'une étrangère plus que de ses propres enfans.

Les jeunes filles , après avoir dit ces paroles , récitèrent à voix basse quelques prières , s'embrasèrent en pleurant , et s'éloignèrent du cimetière en se tenant par le bras. La frayeur de Philippe était depuis long-temps dissipée, il avait tout écouté avec une profonde émotion.

Eh ! bien , Philippe ? lui dit son père.

PHILIPPE.

Ah ! mon papa , que vous avez bien fait de mépriser mes crain-

tes ! me voilà tout-à-fait guéri de la peur des fantômes ; ces jeunes filles sont celles de Mathurin, je les ai bien reconnues.

M. EMMANUEL.

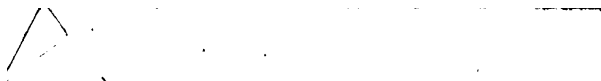
Ce sont elles-mêmes. Leur conduite est bien estimable : au lieu de se plaindre publiquement de leur père, comme feraient à leur place des filles mal élevées, elles mettent leur confiance en Dieu et dans leur pauvre mère qu'elles viennent implorer en secret. Ces bonnes filles méritent d'être exaucées, et de mon côté je ferai tout ce qui dépendra de moi pour leur rendre service.

Dès le lendemain M. Emmanuel alla trouver Mathurin. Il lui représenta que ce second mariage

compromettrait la fortune et le bonheur de ses enfans , qu'il empêcherait ses filles de s'établir, et se mettrait d'autant plus mal dans l'esprit du public , qu'on savait qu'il n'avait aucun reproche à faire à sa famille. Il alla même jusqu'à lui prédire que la personne qu'il avait choisie n'étant pas digne de succéder à la mère de ses enfans , il se repentirait bientôt lui-même de cette union mal assortie, et lorsqu'il le vit ébranlé par tant de motifs , il lui rapporta l'aventure de la veille. Ce dernier coup l'emporta dans le cœur de Mathurin ; il fut si touché de la douceur et de la piété de ses filles , qu'il s'engagea dès ce moment à ne plus songer à ce mariage.

Tu vois , mon cher Philippe ,

dit M. Emmanuel , qu'on gagne toujours quelque chose à se conduire comme on doit le faire. Le désir de te guérir d'une vaine terreur m'a fourni l'occasion d'empêcher un brave homme de causer du tort à sa famille , et de préserver deux filles estimables d'un joug qui les aurait rendues malheureuses.



LES TOURTERELLES.

CÉLINE et Paméla étaient deux petites sœurs bien rarement d'accord. Vives et peu complaisantes, elles se fâchaient vingt fois le jour pour des bagatelles, sans égard pour leur mère, que leurs fréquentes disputes affligeaient sérieusement. Elles avaient cependant le cœur bon : dès que l'une ressentait quelque mal ou quelque chagrin, l'autre oubliait ses griefs pour la consoler ; mais elles ne savaient ce que c'était que de céder, elles voulaient toutes deux les choses avec une véhémence inconcevable ; leurs

faibles voix s'élevaient audacieusement ; elles se disaient des injures et en seraient venues plus d'une fois à de plus grandes hostilités, si leur mère n'y avait mis bon ordre.

Est-il possible, leur disait-elle, que deux filles que j'aime également, qui prétendent m'aimer aussi, me donnent journellement un tel sujet de me plaindre d'elles ? Si j'avais des garçons, je m'attendrais à leur trouver des caractères altiers, une humeur impétueuse et difficile ; mais votre sexe devrait me mettre à l'abri de ce chagrin, si vous aviez en partage la douceur et la bienveillance qui le caractérisent.

— Mais, maman, Céline ne veut jamais me céder.

— Mais , maman , Paméla est trop exigeante.

— Mes filles , on ne s'aperçoit de l'exigeance des autres que lorsqu'on a soi-même un caractère peu complaisant. Si vous désirez qu'on vous cède , établissez vos droits avec douceur , persuadez par la raison , et non par l'emportement qui gâte toujours les meilleures causes ; mais surtout aimez - vous. La véritable amitié fait passer aisément sur les petites contrariétés qu'on éprouve , car on souffre beaucoup sans se plaindre des personnes que l'on chérit, ou plutôt l'affection tourne en plaisir mille petits sacrifices qu'on se fait mutuellement.

Madame Dorine répétait souvent en vain ces sages exhorta-

tions. On apporta un jour aux deux sœurs deux tourterelles à collier qu'elles reçurent avec bien de la joie.

Je prends celle-ci, s'écria Pamela.

Tu n'as point le droit de choisir la première, reprit aigrement Céline, je suis l'aînée.

PAMELA.

Je ne reconnais pas pour cela de privilèges; si tu étais la plus raisonnable, encore passe; mais je pense que tu n'en as point la prétention.

M^{me}. DORINE.

Elle va le prouver tout à l'heure en se taisant; n'est-il pas vrai, Céline? d'ailleurs le choix devient ici fort inutile : outre que ces

oiseaux sont exactement pareils , si vous voulez qu'ils vivent heureux , il faut les mettre dans la même cage. Ils ne vous ressemblent pas , ils s'aiment tendrement , leur union est parfaite.

Les petites filles furent un peu contrariées de ne pouvoir garder leurs tourterelles chacune de son côté ; car leur peu d'union faisait qu'elles n'aimaient point à confondre leurs biens. Les choses allèrent cependant assez bien pendant la première journée. Le lendemain , Paméla s'avisa de porter la cage dans le jardin pendant l'absence de Céline. Céline, à son retour, ne manqua pas de le trouver mauvais.

Ce que tu fais là n'est propre qu'à rendre nos tourterelles mal-

heureuses, dit-elle à sa sœur. La vue des oiseaux libres leur fera mieux sentir leur esclavage; il faut les reporter dans la maison.

Point du tout, répondit Paméla. La douceur de l'air et l'agrément du feuillage les dédommagent de ne pouvoir voler dans les arbres, au lieu que la maison les ennuie.

CÉLINE.

Lorsqu'on a soif, la vue d'une fontaine l'augmente encore, et l'on souffre davantage si l'on ne peut s'y désaltérer. C'est la même chose pour les tourterelles, qui voient la liberté sans en pouvoir jouir.

PAMÉLA.

Quand j'ai été malade et contrainte de rester au lit, j'aimais

à voir les autres jouer et courir dans ma chambre; si les tourterelles me ressemblent, elles doivent prendre plaisir aux chansons des petits oiseaux.

CÉLINE.

Les tourterelles ne te ressemblent pas, puisqu'elles sont douces et complaisantes.

PAMÉLA.

Elles cesseront bientôt de l'être pour peu qu'elles habitent avec toi.

CÉLINE.

Vous n'êtes qu'une impertinente, et j'emporte la cage.

PAMÉLA.

Je vous défends de toucher à ma tourterelle.

CÉLINE.

Eh ! bien , reprenons chacune la nôtre.

Elle firent aussitôt le partage , sans avoir pitié des pauvres oiseaux. Céline emporta sa tourterelle qu'elle mit toute seule dans une autre cage. De tristes roucoulemens ne tardèrent point à se faire entendre. Ni les agrémens du jardin , ni les caresses de Céline ne pouvaient charmer les regrets de ces fidèles amies. Elles s'appelaient sans cesse d'un ton plaintif qui parvint à l'oreille de madame Dorine.

Eh quoi ! dit-elle à ses filles , vous n'êtes point touchées de la douleur de ces pauvres oiseaux ! il faut qu'ils deviennent les vic-

times de votre désunion ! Au lieu d'imiter leur tendresse, vous essayez de leur apprendre à se passer l'un de l'autre. Vous n'y réussirez pas, je vous en avertis, ils seront toujours tristes et malheureux, peut-être même en mourront-ils.

— Vous le croyez, maman ?

M^{me}. DORINE.

L'expérience s'en est faite plus d'une fois ; vous pouvez la renouveler encore, si vous en avez le courage.

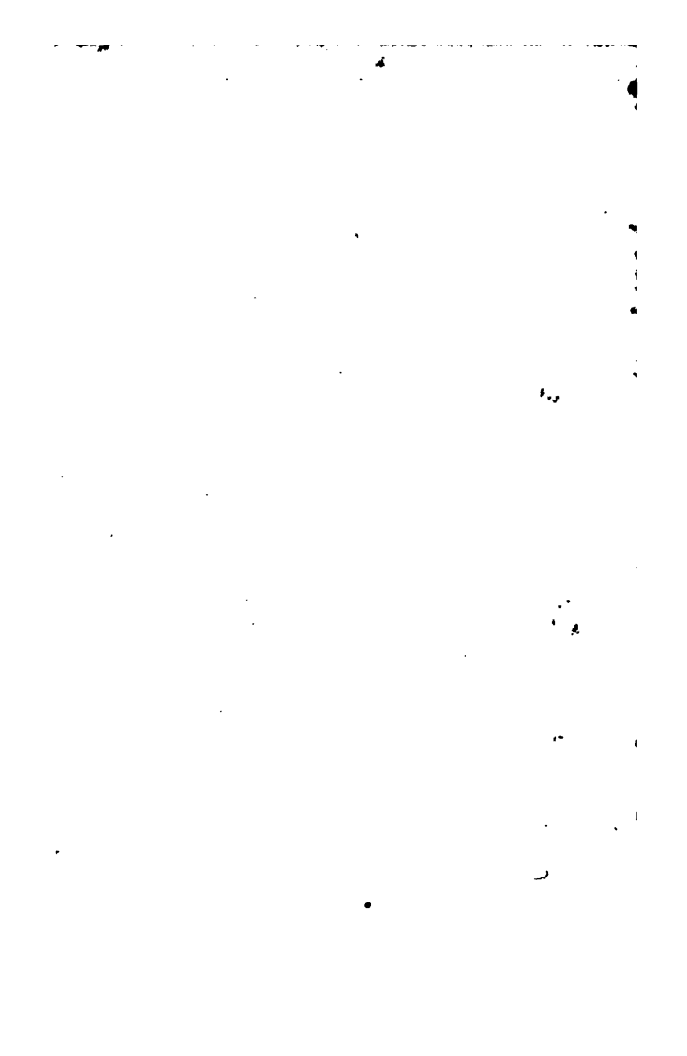
Ce n'était pas l'intention des deux sœurs, mais aucune ne voulait se rendre la première, et les tourterelles continuaient de gémir. Leurs plaintes attendrissaient cependant Céline et Pamé-

la , lorsqu'elles s'aperçurent que les pauvres oiseaux refusaient de manger. Alors, sans se rien dire, (elles se boudaient depuis quatre jours) , elles rapprochèrent les deux cages. Les tourterelles, contentes de se revoir , commencèrent à battre des ailes et à se témoigner une vive tendresse , mais les parois de la cage les séparaient encore.

Comme elles s'aiment ! dit Céline attendrie , puis elle ouvrit tout doucement la porte de sa cage.

Que cela est touchant de s'aimer ainsi ! répondit Paméla en ouvrant aussi la sienne.

Les deux tourterelles se rejoignirent , se becquetèrent , se caressèrent mutuellement.



pas sans effet. De jour en jour les querelles devinrent plus rares , elles finirent par n'en avoir plus du tout , et madame Dorine en rendit grâces aux tourterelles.

LE COLLIER DE PERLES.

DEUX jeunes sœurs , Lucile et Caroline , se firent conduire un jour chez la petite Aglaé , leur amie et leur compagne. Elles venaient lui faire voir un livre, enfermé dans un étui , et tout rempli d'estampes , qu'elles avaient reçu de leur mère , en récompense de leur application. Elles conservaient l'espoir d'acquérir ainsi de fort jolies choses , madame Hortense étant convenue avec ses filles de leur accorder ce qu'elles lui demanderaient, lorsque leur bonne conduite serait soutenue pendant un certain

nombre de jours. Aglaé, regarda le livre avec une indifférence qui piqua presque les deux sœurs.

Je vois bien , lui dit Caroline , que tu ne partages point notre admiration ; mais il faut convenir que tu es bien difficile. Ces estampes sont charmantes et représentent des sujets fort intéressans, la reliure du livre est d'une grande fraîcheur ainsi que l'étui qui le renferme, et nous avons déjà lu plusieurs pages du texte, qui nous ont fort amusées.

AGLAÉ.

Je conviens de tout cela , mes chères amies, pourquoi m'accuser d'être difficile ?

LUCIE.

Le ton que tu emploies démontre assez que tes éloges sont seulement l'effet de ta politesse. Ce n'est pas ainsi que tu t'exprimes lorsque les objets te plaisent décidément.

AGLAE.

C'est que j'ai reçu un présent auquel je ne trouve rien de comparable , et qui me fait regarder froidement tout le reste.

CAROLINE.

A la bonne heure, voilà ce qui s'appelle parler.

LUCIE.

Eh ! quel est donc ce présent magnifique ?

AGLAË.

Devinez.

CAROLINE.

Ce n'est pas une poupée, tu en as déjà de si belles !

AGLAË.

Fi donc ! je n'y touche jamais. Ces morceaux de plâtre bien habillés sont bons , tout au plus , aux petites filles qui sortent de pourrice.

LUCIE.

Tout beau , Aglaé ! j'aurai bientôt huit ans , et cela ne m'empêche pas de prendre grand plai-

sir à ma poupée. Je lui ai fait cet hiver une pelisse de satin blanc qu'on a trouvée aussi bien faite que celle de maman. De pareils amusemens donnent de l'adresse aux jeunes demoiselles.

CAROLINE?

Je devine que tu as reçu une valise en bois de racine orné de pointes d'acier , pour mettre ton ouvrage.

AGLAÉ.

N'ai-je pas mon nécessaire de l'été dernier, qui est encore tout neuf ?

LUCIE.

Pour moi ; je chercherais jusqu'à demain sans pouvoir devi-

ner , il y a tant de jolies choses
dont on peut faire présent.

AGLAË.

Oh bien ! je vais vous tirer
d'embarras.

Elle courut prendre dans un
 tiroir de commode une petite
boîte en maroquin rouge qui ren-
fermait un collier de perles à trois
branches , avec un cadenas en or ,
et chaque perle enchâssée dans un
petit calice d'or. Sa vue justifia
pleinement Aglaé aux yeux de ses
amies. Elles convinrent que ce
collier surpassait en beauté tout
ce qu'elles avaient vu jusqu'alors ,
qu'Aglaé était bien heureuse de
pouvoir se parer d'un tel bijou ,
et qu'elles n'auraient point de
repos que leur mère ne leur en

eût donné un semblable. Elles s'inquiétèrent du prix qu'il coûtait, car madame Hortense n'était pas riche comme la mère d'Aglaé. Il valait quinze francs ; c'était d'autant plus cher pour elle qu'ayant deux filles, il fallait nécessairement doubler la somme. Lucile et Caroline craignirent que leur maman ne voulût pas se résoudre à cette dépense ; pour triompher de cet obstacle, elles projetèrent de redoubler aussi de zèle et d'application, tellement qu'on n'eût pas le courage de leur rien refuser. Les deux sœurs retournèrent chez elles avec cette résolution et la tête pleine du collier. Dès le soir même elles prièrent leur bonne de les éveiller le lendemain une

heure plus tôt qu'à l'ordinaire, de sorte qu'elles avaient déjà fait une partie de leurs études du matin, lorsque madame Hortense entra dans leur chambre pour les avertir de les commencer. Les jours suivans tout continua de marcher dans un si bon ordre, que madame Hortense en était enchantée. Pas un mouvement d'humeur, pas une parole désobligeante, pas une minute de relâchement dans les devoirs. Lucile et Caroline se montraient dociles aux ordres de leur mère, complaisantes l'une envers l'autre, douces à l'égard de tout le monde. Leur mère les comblait de tant d'éloges qu'elles lui avouèrent que cette bonne conduite, si bien soutenue, avait pour stimulant un petit intérêt

qui en diminuait un peu le mérite. Madame Hortense leur répondit qu'il y aurait en effet plus de grandeur d'âme à remplir ses devoirs pour le seul plaisir de les remplir ; mais qu'elle n'en était pas moins satisfaite d'elles et disposée à leur tenir compte de leurs efforts , espérant qu'elles continueraient par la suite , pour l'amour d'elle , ce qu'elle ne devait en ce moment qu'à leur vif désir de posséder un collier.

La veille même d'obtenir enfin ce prix tant souhaité , madame Hortense conduisit ses filles à la promenade , aux environs de la ville. Elles s'arrêtèrent près d'une chaumière sous l'ombrage de quelques arbres qui croissaient à l'entour , et se firent apporter de la

crème , qu'elles mangèrent sur l'herbe. La servante de cette chaumière était une jeune fille nommée Madelon , dont la mère avait servi elle-même autrefois la famille de madame Hortense. Cette dame s'en informa avec bonté quand la jeune fille vint apporter la crème. Madelon rougit et demanda d'un air inquiet si madame n'avait point vu sa mère les jours précédens.

Je ne l'ai point vue , répondit madame Hortense , aurait-elle besoin de moi en quelque chose ?

MADELON en soupirant.

Oh ! grand besoin , madame , je vous assure.

M. HORTENSE.

Vous me dites cela d'un air bien triste ; cependant je la croyais heureuse.

MADELON.

Heureuse ! ah ! elle ne l'est plus depuis la mort de son mari. Son travail ne peut suffire à l'entretien de ses enfans , la misère nous menace de jour en jour. Son petit domaine lui est plus à charge qu'à profit à cause des impôts qu'il faut payer avant tout ; et dans ce moment même le percepteur est à la veille d'employer la contrainte pour quinze francs que nous lui devons. Il veut saisir nos meubles.

M^{me}. HORTENSE.

Pauvre famille ! je vous plains d'autant plus que ce n'est pas l'inconduite qui a causé votre malheur. Je devine que votre mère voulait me prier de venir à son secours.

MADELON.

Ah, madame ! elle dit que vous êtes si bonne, si généreuse ! tout son espoir est en vous.

M^{me}. HORTENSE après un moment de silence.

Voilà qui est fort malheureux, mais il m'est impossible de rien donner à votre mère. Des dépenses imprévues m'imposent la loi de la refuser, malgré le chagrin que j'en ai.

MADELON retenant à peine ses larmes.

Madame..... excusez mon indiscretion..... Je ferai savoir à ma mère qu'il est inutile qu'elle aille vous importuner..... Dieu , qui est si bon , viendra peut-être à notre secours.

M^{me}. HORTENSE.

Hélas ! ma chère enfant , je le souhaite de tout mon cœur.

Madelon , qui ne s'attendait point à ce refus , se retira pour cacher les pleurs dont son visage était couvert. Lucile et Caroline mangèrent en silence leur plat de crème , plus occupées du chagrin de Madelon que du plaisir de faire une collation à la campagne. Madame Hortense vit bien

qu'elles la blâmaient en secret d'avoir trompé l'espoir de cette pauvre fille , mais elle ne fit pas semblant de le remarquer. La collation finie, Madelon vint chercher les plats pour les remporter dans la chaumière. Madame Hortense était si charitable qu'une secrète espérance soutenait malgré elle le cœur de Madelon ; mais lorsque cette dame eut pris congé d'elle en lui répétant qu'elle avait bien du regret de ne pouvoir la soulager , la paysanne laissa de nouveau paraître un si grand chagrin que Lucile et Caroline ne purent y tenir. A peine eurent-elles fait quelques pas vers la ville , qu'elles plaidèrent avec chaleur la cause de Madelon.

Nous ne vous avons jamais vue

refuser aucun malheureux, dirent-elles à leur mère, comment pouvez-vous résister aux larmes de cette pauvre fille ? il ne faut que quinze francs pour la tirer de peine.

M^{me}. HORTENSE.

Je conviens que quinze francs sont peu de chose, lorsqu'il s'agit de secourir un infortuné ; mais on doit remplir avant tout ses engagements. Avez-vous oublié qu'il me faut demain deux fois cette somme pour donner à chacune un collier de perles ?

LUCIE.

Sans les colliers vous auriez donc obligé Madelon ?

M^{me}. HORTENSE.

Oui, ma fille, m'en eût-il coûté à moi - même quelque privation.

Lucile et Caroline n'avaient rien à répondre. Il se fit un long silence, pendant lequel les deux sœurs furent agitées de différentes pensées. Caroline le rompant la première :

— Maman, c'est donc demain que nous aurons le beau collier de perles?

M^{me}. HORTENSE.

Demain, aussitôt après le déjeuner, je vous promets d'en aller faire l'emplette.

Caroline sauta de joie et embrassa sa mère. Lucie ne disait mot; elle se reprochait d'être la

cause du chagrin de Madelon , et le collier de perles commençait à lui paraître moins désirable. Elle eut beaucoup de peine à s'endormir, ses pensées indécises formaient dans son esprit une espèce de combat dont elle était tourmentée. Caroline avait oublié Madelon pour ne songer qu'au plaisir qui l'attendait le lendemain. Elle y rêva dans son sommeil, elle s'éveilla avec l'aurore pour en parler à sa sœur.

Tu es bien heureuse , lui dit Lucie , de pouvoir te livrer sans remords à cette espérance ! Pour moi , je ne pense qu'à Madelon et à sa mère. Ces colliers sont pourtant la seule cause du refus de maman , ainsi nous porterons

à notre cou le prix de la tranquillité de cette famille.

CAROLINE.

C'est un malheur, mais que pouvons-nous faire à cela ?

LUCIE.

Nous pouvons renoncer aux colliers, et prier maman....

CAROLINE.

Tu peux renoncer au tien, si tu le veux, mais n'espère pas que je suive ton exemple. Je n'aurai point fait tant d'efforts depuis si long-temps pour en perdre le prix. On ne peut pas soulager tous les malheureux qui existent.

LUCIE.

Je le sais bien ; mais n'est-il

pas cruel de refuser celui qui a mis sa confiance en nous , et de l'en frustrer pour une chose de pur agrément ?

CAROLINE.

Rien au monde ne me décidera à faire le sacrifice de mon collier.

LUCIE.

Puisque le prix d'un seul est suffisant, je vais engager maman à donner à Madelon les quinze francs qui m'étaient destinés. Je sens que je ne porterais jamais mon collier avec plaisir.

Lucie se leva sur-le-champ pour exécuter ce projet. Quoiqu'il fût encore assez matin, madame Hortense avait avec elle la mère de Madelon qui, ne sachant

point ce qui s'était passé la veille, était venue implorer sa bonté. La pauvre femme pleurait et était déjà sur le point de se retirer, lorsque Lucie entra.

Arrêtez, lui dit-elle.

Puis se penchant à l'oreille de sa mère, elle lui expliqua tout bas le motif de sa visite.

Approchez, Berthe, reprit madame Hortense. Je n'ai pas de quoi terminer vos chagrins; mais voilà Lucie qui renonce d'elle-même au présent d'un collier que je lui avais promis. Il était du prix de quinze francs, cet argent lui appartient, elle en dispose en votre faveur, prenez-le, c'est à elle seule que vous en avez l'obligation.

Berthe avec joie et en baisant la main de Lucie :

— Ah ! mademoiselle , soyez bénie à jamais ! Que je vous dois de reconnaissance ! Sans vous on allait saisir mes meubles et les vendre , je n'aurais su où coucher mes pauvres enfans. On a bien raison de dire que bon sang ne peut jamais mentir. Vous ressemblerez à votre mère , vous serez bienfaisante comme elle.

Berthe , dans le transport de sa joie , dit encore beaucoup d'autres choses qui émurent délicieusement le cœur de Lucie. Elle ne regrettait pas le collier , et courut raconter à sa sœur tout le plaisir qu'on goûte à faire le bien. Caroline ne l'entendit point sans intérêt , elle sentit

même des larmes dans ses yeux , et fut bien satisfaite d'apprendre que Madelon n'avait plus de chagrin ; mais elle applaudissait à la générosité de sa sœur sans vouloir l'imiter. Le don du collier la combla de joie , elle le regardait avec ivresse , l'attachait à son cou et l'en détachait vingt fois dans une heure. Lucie l'admirait aussi de bien bonne foi.

Avoue , lui disait Caroline , que tu regrettes maintenant d'en avoir fait le sacrifice ?

Non , répondait Lucie. Je n'ai qu'à penser à la joie de cette pauvre Berthe pour regarder le collier d'un oeil indifférent.

Au bout de quelques jours , la possession de ce bijou avait déjà refroidi beaucoup la joie de Ca-

roline, et Lucie prenait le même plaisir à se rappeler ce qu'elle avait fait. Berthe vint les prier avec instance d'accepter chez elle une collation, pour goûter d'un excellent fromage à la crème qu'elle avait préparé pour Lucie. Elle ajouta qu'elle l'aurait apporté sans le vif désir que ses enfans avaient de connaître *la bonne demoiselle*. Madame Hortense lui promit de s'y rendre. Elles trouvèrent la table dressée sous des ormeaux, auxquels pendaient des festons de vigne chargés de raisins. Les enfans de Berthe avaient orné cet endroit de guirlandes de fleurs et de couronnes. Ils portaient chacun un bouquet qu'ils présentèrent à Lucie en la nommant leur bienfaitrice. Ils l'en-

tourèrent de tant de marques de leur reconnaissance que la pauvre enfant, toute émue, se jeta dans le sein de sa mère pour donner un libre cours à ses sanglots. Caroline pleurait aussi, mais une honte secrète empoisonnait la douceur de ses émotions. Elle sentait qu'elle aurait pu mériter une partie de ces bénédictions, si le désir d'une vaine frivolité, dont elle ne souciait déjà plus, ne l'avait emporté dans son cœur sur la compassion. De retour à la ville, elle prit le collier avec dépit et le jeta si rudement sur sa toilette, qu'il tomba à terre sans qu'elle s'en aperçût. Sa bonne, en voulant la déshabiller, mit le pied dessus et le brisa. Caroline poussa un cri de douleur auquel

madame Hortense accourut toute tremblante.

— Voyez , maman , je n'ai plus rien maintenant..... Lucie est bien plus heureuse que moi !

M^{me}. HORTENSE.

Ma fille , console-toi , ce petit accident ne te prive pas d'un objet bien précieux ; mais il te fera souvenir de placer à l'avenir ton bonheur dans des choses plus solides. La bonne action de Lucie lui a procuré des plaisirs aussi doux que durables : il n'y a point de maladresse qui puisse les lui ravir , ni de temps qui parvienne à l'en dégoûter. On se lasse de tout , hors des charmes de la vertu.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME DEUXIÈME.

La marchande de plaisir. . . pag.	1
La fête de la maman.	17
Le secret.	39
L'ingratitude punie.	57
Le jour de congé, ou le meilleur emploi du temps.	77
Le cimetière de village.	99
Les tourterelles.	115
Le collier de perles.	127

1

100

1

1

1

1

1

1

1

1

1

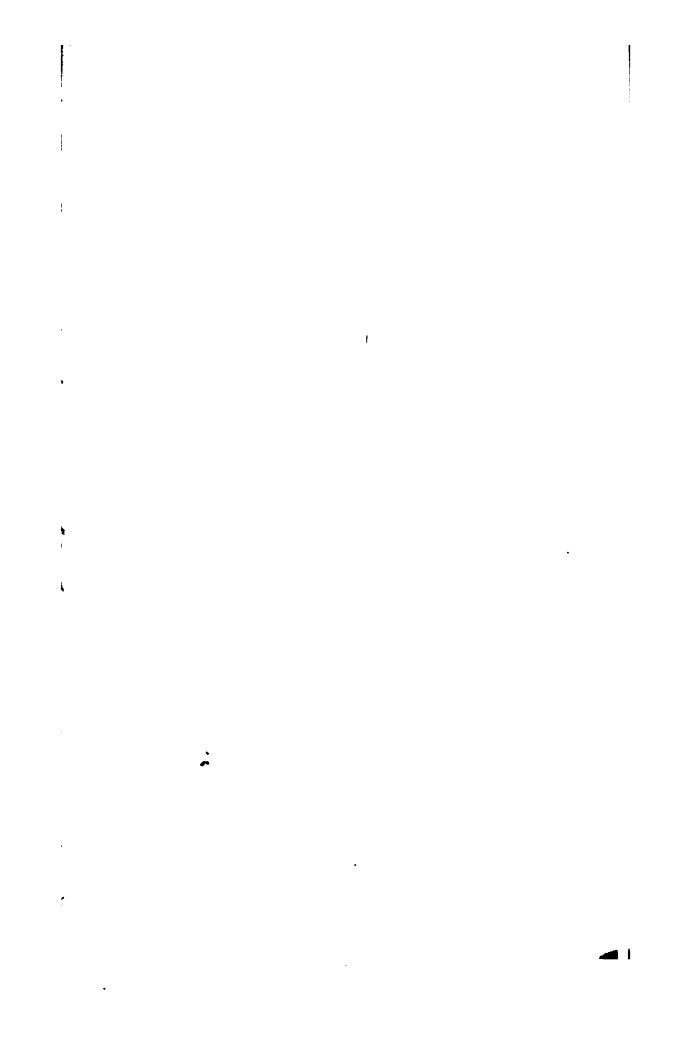
1

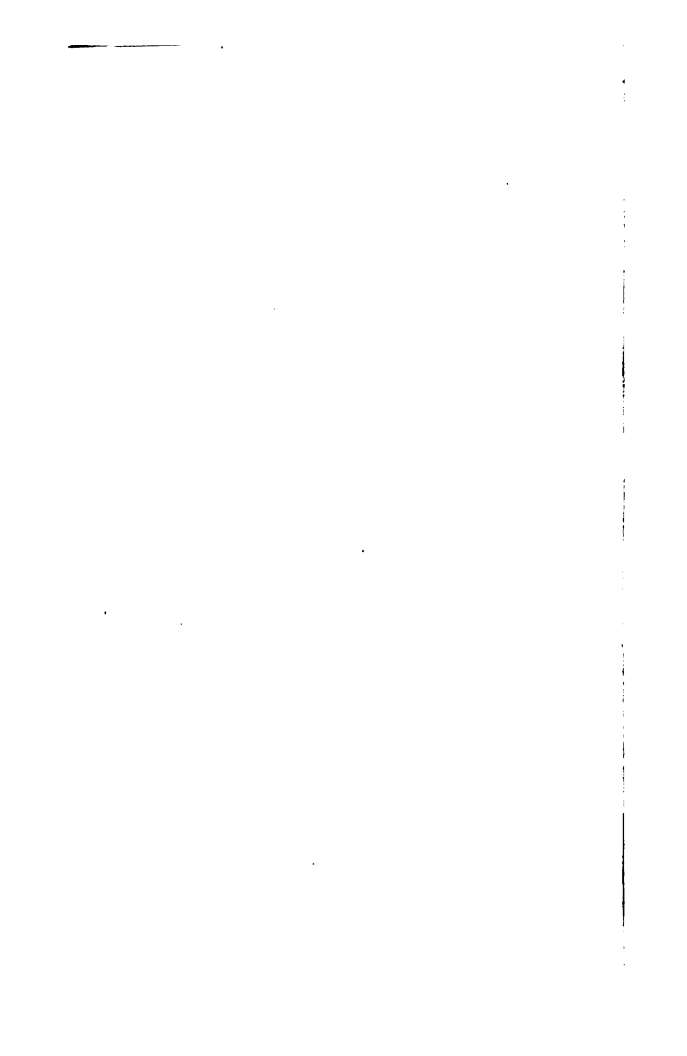
1

1

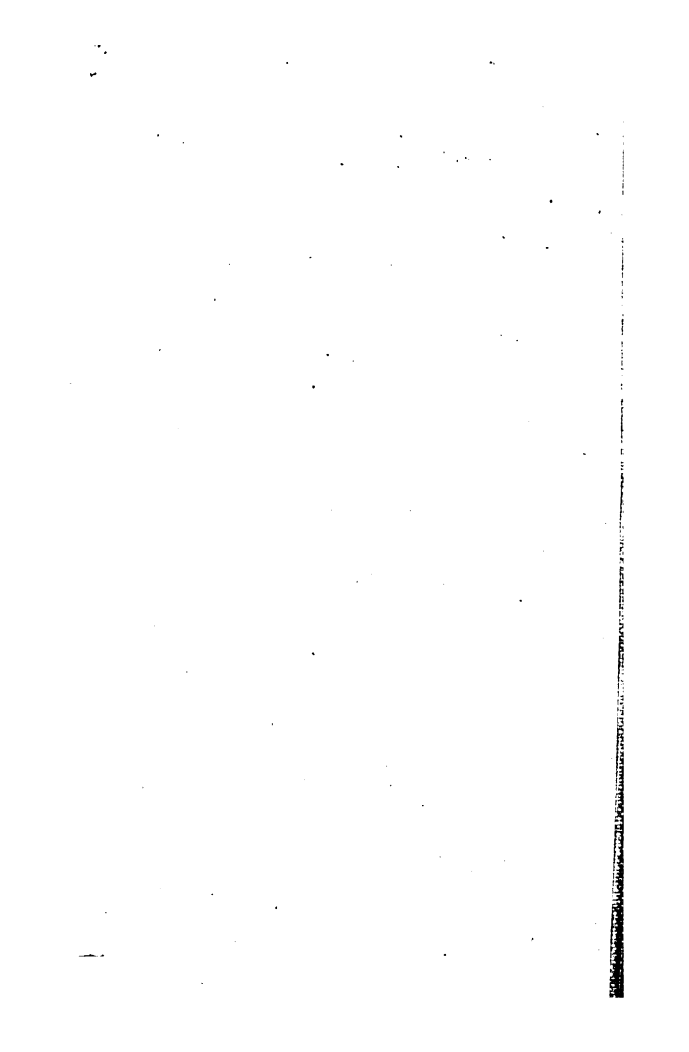
92

74





[illegible]



DEC 11 1928

